

HARDY, René, *Les zouaves. Une stratégie du clergé québécois au XIXe siècle*. Montréal, Boréal Express, 1980. 312 p. ill. \$12.50.

Guy Laperrière

Volume 35, Number 1, juin 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/303934ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/303934ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laperrière, G. (1981). Review of [HARDY, René, *Les zouaves. Une stratégie du clergé québécois au XIXe siècle*. Montréal, Boréal Express, 1980. 312 p. ill. \$12.50.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 35(1), 106–108.  
<https://doi.org/10.7202/303934ar>

HARDY, René. *Les zouaves. Une stratégie du clergé québécois au XIXe siècle*. Montréal, Boréal Express, 1980. 312 p. ill. \$12.50

Voici donc un ouvrage qui nous entraînera sur le terrain vécu de l'ultramontanisme, après tant de thèses sur ses côtés doctrinaux et idéologiques. Il suffit de mentionner les plus récentes, celle de Nadia F. Eid sur l'idéologie ultramontaine et ses relations avec les classes sociales, et celle de Nive Voisine sur Mgr Laflèche. Ne pourrait-on pas souhaiter que Ph. Sylvain, l'inspirateur de tous ces travaux, ne vienne les couronner par un écrit qui présenterait la synthèse de sa réflexion sur l'ultramontanisme?

Mais revenons vite à Hardy et à ses zouaves. On s'attend donc à un ouvrage qui décrira la facette populaire de l'ultramontanisme. Qu'on se

détrompe: derrière l'épopée, l'A. a étudié les faits, et il y a découvert «une stratégie du clergé québécois au XIXe siècle». Le but premier de l'expédition des zouaves n'était pas tant de défendre les États pontificaux que de raffermir les positions ultramontaines au Québec.

Bien structuré, l'ouvrage se divise en deux parties: l'histoire, puis l'analyse du mouvement. Toute l'histoire du mouvement zouave canadien gravite autour de l'omniprésente figure de Mgr Bourget, l'évêque de Montréal. C'est lui qui, dès 1860, fait organiser par des laïques des manifestations «spontanées» pour protester contre la spoliation de la plus grande partie des États pontificaux. Dès ce moment, il fut question de former une armée pontificale, mais les premiers volontaires partirent seuls et à leurs frais: Testard de Montigny et Hugh Murray en 1861, et Alfred LaRocque en 1867; ce dernier était membre d'une des familles les plus riches de Montréal (il était fils d'Alfred LaRocque et petit-fils d'Olivier Berthelet). LaRocque fut blessé à la bataille de Mentana. C'est l'occasion que saisit Mgr Bourget pour mettre sur pied, par l'intermédiaire d'un comité d'organisation, un premier contingent de volontaires: 133 «soldats du Christ» quittaient Montréal le 19 février 1868. Malgré l'opposition de certains milieux (l'archevêché de Québec, les Sulpiciens, les Irlandais) convaincus que le pape avait davantage besoin d'argent que d'hommes, un deuxième groupe de 99 zouaves s'embarqua au printemps. Il fallut plus tard prévoir le remplacement de ceux qui reviendraient (l'engagement était de deux ans): il y eut 92 partants en 1869 et 146 en 1870, dont les derniers 114 ne purent se rendre à Rome, ayant été surpris à Brest par la guerre franco-prussienne.

L'ouvrage de Hardy étudie donc l'histoire des zouaves canadiens principalement de 1868 à 1870, c'est-à-dire durant leur présence à Rome. Quel fut l'impact de ce mouvement? C'est ce qu'analyse la deuxième partie. Il y eut au total 388 zouaves pontificaux québécois (si on exclut les 114 qui durent revenir «sans avoir été zouaves»), âgés en moyenne de 21 ans, dont 1/3 sont des étudiants et dont les 2/3 ont une bonne instruction, ayant dépassé l'école primaire. Bourget aurait aimé qu'il en vint de chaque paroisse du Québec; en fait, une très grande majorité proviendra des diocèses de Montréal, Trois-Rivières et Saint-Hyacinthe. Ils étaient fortement encadrés à Rome, notamment par leur aumônier l'abbé Moreau, qui leur avait aménagé un cercle et surveillait leur correspondance. Enfin, l'A. consacre son plus long chapitre à décrire comment le mouvement des zouaves servit à répandre l'idéologie ultramontaine au Québec: manifestations au départ ou au retour, nombreux sermons et quêtes pour défrayer les coûts d'expédition (que l'A. estime à 110 000 \$, dont la moitié pour le transport), innombrables reportages de presse (4 journaux avaient leur correspondant à Rome). Tout ce mouvement aboutit à l'exaltation de Pie IX, «l'auguste captif», dont le culte se perpétuera longtemps après 1870. En conclusion, Hardy situe le mouvement dans la conjoncture de 1870: on constate, après la défaite des libéraux radicaux, l'échec des ultramontains intransigeants dans leur tentative d'appliquer intégralement leurs principes religieux en politique.

Une thèse sous-tend tout le volume, et elle est clairement énoncée

dès la première page: «Oeuvre du clergé et d'un nombre restreint de laïcs qui lui sont entièrement dévoués, le mouvement zouave se présente d'abord comme une stratégie de diffusion de l'ultramontanisme» (p. 11). Pour que cela soit vrai, il faut détruire le mythe qui veut que l'enrôlement des zouaves pontificaux soit un mouvement spontané né au lendemain de Mentana (1867). Or si l'A. se fait très convaincant, le lecteur, lui, ne sera pas forcément convaincu. Car il faudrait pour cela faire de Bourget un grand manipulateur de l'opinion publique, passer rapidement sur l'échec de sa première tentative en 1862 et sur les tergiversations des autorités romaines, et surtout se convaincre que les 350 offres de services reçues en un mois (*janvier* 1868) de tout le Québec n'étaient pas spontanées, quand on sait le peu d'attrait qu'auront plus tard sur les jeunes Québécois les appels aux armes, même appuyés par la pourpre cardinalice. Assurément, Bourget faisait tout pour parvenir à ses fins, et Hardy me paraît sur un terrain plus solide quand il affirme que la défense de l'autorité du pape, qui s'incarnait alors dans celle de son pouvoir temporel, était le meilleur moyen de lutter au Québec contre le libéralisme doctrinal, dans un premier temps, puis en faveur des principes ultramontains. Il est vrai également que les appels sans cesse renouvelés depuis 1860 en faveur du Saint-Siège menacé et contre les révolutionnaires impies peuvent expliquer une partie du mouvement de 1867, mais je ne serais pas prêt à admettre que «l'enthousiasme et la générosité vis-à-vis cette cause» doivent le céder en importance à «l'ampleur de la propagande qui a suscité un pareil enthousiasme» (p. 236).

Il reste une déception, quand on referme ce volume, par ailleurs passionnant. C'est que le récit et l'analyse s'arrêtent en 1870. Reste alors à exploiter toute la légende des zouaves, durant près de cent ans, selon des lignes que l'A. suggère lui-même en conclusion: des études sur l'Union Allet, sur la tentative de colonisation à Piopolis, une analyse sémiotique du mot «zouave», la tradition orale, les manifestations comme celle dont Marcel Carrier a retrouvé la trace jusqu'à Coaticook en 1967 dans le film *Avec tambours et trompettes...* Oui, il y a place pour une autre belle thèse sur les zouaves.

Je voudrais signaler une dernière qualité de ce volume: l'effort de le rendre accessible au grand public. Le prix est abordable, et la thèse a été largement retravaillée. Une vingtaine d'illustrations, choisies en relation étroite avec le texte, viennent faciliter la lecture. Cela reste une publication savante, mais pourquoi la science ne se ferait-elle pas agréable?